

Le sécateur

Eric Courtial

Le sécateur

Collection Polars en France

Éditions du Caïman

Du même auteur

Tunnel, *Caïman*, 2015
À table, (*Collectif*), AO Éditions, 2016

© 2017, Éditions du Caïman
36 rue Pierre Blachon 42100 St-Étienne
Photo de couverture © Joséphine Marcombes
ISBN : 9782919066643
ISSN 2110-2392

«Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.»

Et soudain, il le vit !

Impressionnant et majestueux ; il le trouva terriblement beau, fascinant.

Le commissaire Patrick Furnon était depuis longtemps attiré par les requins. Cela remontait à la période de son affectation en Bretagne. Il avait profité de certains week-ends pour pratiquer la plongée autour de l'île de Groix, au large de Lorient.

C'est à cette occasion qu'il avait observé ses premiers squales dans leur environnement naturel. Il s'agissait d'inoffensifs requins-nourrices et de petites roussettes et il avait donc pu, en toute quiétude, apprécier la superbe fluidité de leurs déplacements.

Et maintenant il se trouvait là, au large du Mexique, à quelques encablures de l'île de Guadalupe, en train de réaliser son rêve : plonger au milieu des grands requins blancs.

L'animal progressait lentement en direction de la cage anti-requins que le commissaire Furnon partageait avec sa femme Coralie et Horacio, leur accompagnateur. Sans lâcher le prédateur des yeux, il tendit son bras droit en direction de Coralie et la saisit à l'épaule. Elle lui tournait le dos et observait les grands fonds avec appréhension. Elle avait suivi son mari dans cette expédition non pas par passion des requins mais pour connaître le grand frisson d'une expérience hors du commun. Lorsqu'elle sentit le contact sur son épaule, elle ne put s'empêcher de sursauter avant de se retourner. Elle vit immédiatement le grand squalo qui approchait et se trouvait désormais à moins de trente mètres de la cage.

Horacio avait fait un quart de tour sur sa gauche, comme s'il avait senti la présence du requin. Il fit à ses clients un signe de la main pour les inciter à faire le moins de gestes possible. Lorsque le grand blanc passa majestueusement devant eux, Horacio leva sa main droite et replia son pouce à l'intérieur de sa paume ; il leur indiquait que l'animal mesurait quatre mètres. Pour une première rencontre, les époux Furnon avaient été gâtés ! Les squales de cette taille ne sont pas légion.

D'un autre côté, ils pouvaient considérer l'avoir mérité. En effet, ils commençaient à désespérer car c'était leur quatrième et avant-dernière plongée...

Comme s'il avait compris l'importance de son premier passage, le requin en fit un second et, cette fois-ci, sembla accorder plus d'attention à la cage et à ses occupants. Il les frôla et Horacio tendit la main entre deux barreaux pour toucher le flanc de l'animal. Impulsivement, Patrick Furnon fit de même sous le regard affolé de sa femme. Mais rien ne se produisit ; l'animal sembla n'avoir même pas senti le contact sur sa peau. Et il s'éloigna.

Horacio fit face à Coralie et Patrick Furnon en levant le pouce de sa main droite en signe de victoire. Il tira ensuite sur la corde reliée à la cloche du bateau pour demander la remontée de la cage.

Ils sortirent l'un après l'autre et c'est à cet instant que Patrick Furnon se sentit vulnérable ; une glissade sur l'échelle et tout pouvait basculer. Mais cette sensation ne dura que quelques secondes et elle céda la place à l'euphorie du rêve réalisé.

Les trois plongeurs descendirent dans la cale pour ôter leur matériel et leur combinaison. Horacio avait plus de cinq années d'expérience et il savait qu'il valait mieux ne pas ouvrir la bouche avant d'être tous remontés sur le pont. Il fallait laisser à ses clients le temps de digérer ce qu'ils venaient de vivre.

Et c'est en effet dans un silence absolu qu'ils rejoignirent leur vestiaire puis revinrent à l'air libre sur le pont où les attendait un seau contenant des bières et des sodas rafraîchis par de l'eau glacée.

C'est après avoir savouré sa première gorgée de bière mexicaine que Patrick Furnon fut en mesure de livrer ses impressions.

— Je n'en reviens pas ! C'est vraiment l'expérience la plus hallucinante de toute ma vie. Mis à part le jour où je t'ai rencontrée, ma chérie, déclara le commissaire en étreignant la main de son épouse et en lui décochant un sourire plein de tendresse.

— C'est vrai que tu as mis moins de temps à toucher ce requin que moi, répliqua-t-elle en s'esclaffant.

Ils échangèrent encore quelques mots avec Horacio à propos de ses plus belles expériences de plongée, de ses meilleurs souvenirs et de ses plus grandes frayeurs.

Ils furent ensuite tous les trois conviés à dîner par Miguel, le capitaine du petit chalutier, qui leur avait préparé des enchilladas. Coralie et Patrick Furnon partageaient les repas, la cage et Horacio avec un couple de Québécois, des scientifiques charmants.

Encore une plongée le lendemain et il faudrait rejoindre la côte mexicaine puis, le jour suivant, se rendre à l'aéroport de Mexico City, monter dans un avion à destination de Madrid, puis dans un autre et enfin atterrir à Lyon.

Les discussions allèrent bon train jusque tard dans la soirée, alimentées par des sujets aussi variés, mais classiques, que le travail de chacun, le climat estival et hivernal des trois pays ou encore les passions des cinq convives.

Mais c'étaient les requins qui revenaient sur le tapis le plus souvent. La fascination qu'ils exerçaient sur le groupe était incroyable. Malgré les échanges passionnés, entre Patrick Furnon et Horacio principalement, qui semblaient ne jamais devoir finir, Coralie réussit à convaincre son mari de souhaiter une bonne nuit à tous et de rejoindre leur cabine.

La cabine en question n'était pas luxueuse, il s'en fallait de beaucoup. L'observation des grands squales ne se fait pas avec des yachts quatre étoiles... Elle s'organise autour des équipes d'anciens pêcheurs qui ont décidé de remiser les filets et d'aménager « spartiatement » leurs chalutiers pour emmener des touristes près de l'île de Guadalupe, réputée à juste titre pour être un des lieux les plus propices pour un face-à-face avec le grand blanc.

À peine Patrick referma-t-il la porte derrière eux que Coralie se jeta à son cou et pressa ses lèvres contre les siennes.

— Joyeux anniversaire, mon lapin ! s'exclama-t-elle. Tu te souviendras de tes quarante ans, j'espère ?

— Oh que oui, répliqua-t-il. Je ne pouvais pas rêver mieux. Tu m'as fait la plus belle des surprises en m'offrant cette aventure. Et en plus, tu es avec moi. C'est tout simplement génial. Un grand merci à toi.

— Mais tu sais, ce n'est pas la dernière surprise que je te réserve, lui susurra-t-elle.

— J'ai hâte de voir la suivante, répondit-il tout en commençant à déboutonner sa chemise.

— Je te vois venir, espèce de mâle lubrique ! dit-elle en riant. Puis, redevenant sérieuse, elle s'assit sur le lit et invita son mari à la rejoindre.

Il prit place près d'elle et attendit qu'elle lui annonce quelle était cette fameuse surprise.

— J'ai l'honneur et le plaisir de t'annoncer que tu vas être papa !

La mâchoire inférieure de Patrick Furnon faisait des allers-retours mais aucun son ne pouvait sortir de sa bouche. Il fallut attendre que sa femme lui demande s'il avait bien compris ce qu'elle venait de lui dire pour qu'il retrouve l'usage de la parole.

— C'est extraordinaire mon amour ; c'est la plus belle chose qui pouvait nous arriver. Désolé, cela doit avoir l'air vraiment débile ce que je te raconte, mais j'ai du mal à réaliser. Tout ça est si... inattendu et merveilleux. Oui, je me souviendrai de mes quarante ans, c'est une chose sûre.

Il la prit tendrement dans ses bras, l'embrassa et la regarda avec la même émotion que lors de leur premier baiser.

— Viens ! lui dit-elle en l'attirant sur le lit. J'ai envie de toi, maintenant. Tu parleras après, ça te laissera le temps de remettre tes idées en ordre. Et elle termina de lui ôter sa chemise en riant.

Leur dernière plongée se passa d'une manière très différente de ce qu'avait imaginé Patrick Furnon. Il appréhendait un peu ce moment qui marquerait la fin de l'aventure. Mais, en cette fin de matinée, au moment d'entrer dans la cage, il pensait à d'autres choses qui lui semblaient bien plus essentielles. Comme, par exemple, de savoir s'ils allaient avoir une fille ou un garçon, s'ils allaient tomber d'accord sur le prénom, la décoration de

la chambre ou la layette. Quoique finalement, s'agissant de la layette, il laisserait carte blanche à Coralie. Il se surprit à sourire de ces projections qui emplissaient déjà toutes ses pensées.

Voyant Coralie s'avancer vers la cage, il s'assombrit soudain et elle vit son regard inquiet.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-elle.

— Non, rien. Enfin si. Je me disais que ce n'était peut-être pas très prudent que tu viennes là-dessous avec moi.

— Arrête de t'inquiéter. J'ai posé toutes les questions nécessaires sur les éventuels risques dus à la pression de l'eau ou au voyage en avion. En tout début de grossesse, il n'y a pas de contre-indication. Donc, si je ne me fais pas boulotter par un de tes copains à aileron, je vais remonter avec mon précieux chargement.

— Tu es vraiment sûre d'avoir envie d'y retourner ?

— Absolument mon héros. J'adore te voir caresser les tueurs... répliqua-t-elle un brin moqueuse et afin de lui rappeler que s'il y en avait un des deux qui prenait des risques, c'était bien lui.

— Cesse de te foutre de moi. C'est tout nouveau et je crois que je n'ai pas fini de m'inquiéter pour toi.

— Écoute, nous sommes venus vivre cette expérience à deux et nous la vivrons à deux jusqu'au bout. Et arrête de te faire du souci pour moi. J'ai tellement envie de cet enfant avec toi que je ne ferai aucune bêtise qui puisse le mettre en danger. OK ?

— OK, OK, je capitule, soupira-t-il.

Patrick Furnon ne cessait d'être étonné par la volonté et la force de conviction de sa femme. Coralie avait beau être de cinq ans plus jeune que lui, elle était, tout comme lui, dotée d'un fort tempérament. Mais aussi d'une forme de maturité (ou d'assurance, il ne

savait pas trop) qui lui faisait parfois défaut et qu'il lui enviait.

Il savait qu'elle avait raison : jamais elle ne mettrait consciemment en danger leur enfant. Il l'aida donc à descendre dans la cage, soulagé, et ils purent profiter de leur dernière plongée.

Ils eurent la chance de voir deux grands blancs s'approcher de la cage et un requin-tigre au loin.

II

Ils atterrirent à Lyon Saint-Exupéry à dix-huit heures cinquante le trente avril. Comme cela leur avait été annoncé peu avant la descente, la température était de douze degrés. Soit à peu près la moitié de celle qu'ils avaient connue au Mexique.

Comme prévu, Guillaume Chapuis, le collègue de Coralie, les attendait dans le hall du terminal 1.

Il avait rejoint l'agence immobilière depuis presque un an et Coralie avait tout de suite sympathisé avec ce jeune homme âgé de vingt-quatre ans à l'époque. Il était aussi blond que Coralie ; on aurait pu croire qu'ils étaient frère et sœur. Sans famille sur Lyon, il avait eu un peu de mal à trouver sa place. Coralie l'avait beaucoup soutenu. Patrick et elle l'avaient invité chez eux plus d'une fois. Ils l'avaient même emmené à Val-d'Isère un week-end du précédent hiver pour lui faire découvrir le ski. Pour un natif de Pontarlier, c'était quand même surprenant qu'il n'ait jamais mis les pieds sur les planches. Mais, au vu de sa première prestation, ils surent qu'il avait dit vrai ; il parvenait difficilement à descendre plus de vingt mètres sans chuter. Sa carrière de skieur n'avait donc aucune chance d'atteindre les sommets, comme il le disait avec humour.

Sa carrière de négociateur immobilier, en revanche, était, elle, sur de bons rails. Coralie avait rarement vu quelqu'un d'aussi efficace et affable. Les clients avec lesquels il avait traité, que l'affaire soit conclue ou pas, lui adressaient les membres de leur famille ou leurs amis à la recherche d'un logement.

Dès qu'il les vit derrière les panneaux vitrés séparant le hall de la salle de réception des bagages, il leur fit un signe de la main et son visage s'illumina d'un grand sourire. Les époux Furnon lui rendirent son salut puis se rapprochèrent du tapis roulant qui commençait à déverser les sacs de voyage et les valises.

Moins de dix minutes plus tard, Coralie embrassait Guillaume et son mari lui serrait chaleureusement la main en le remerciant de s'être déplacé jusqu'à l'aéroport pour les ramener à Lyon.

— C'est bien le moins que je puisse faire ! répondit le jeune homme. Alors, vous en avez vu combien ? Ça fiche la trouille ? enchaîna-t-il sans transition.

— Nous en avons vu quatre, répondit Patrick. Trois grands blancs et un tigre. Si tu es rationnel, c'est plus impressionnant qu'effrayant car tu sais que la cage est prévue pour résister. Mais quand tu es sous l'eau, dans leur monde à eux, tu n'es plus rationnel du tout et, oui, en vérité ça fiche la trouille.

— Mais il a quand même réussi à en caresser un ! ajouta Coralie, avec un ton mi-offusqué, mi-admiratif.

— Tu en as caressé un ? s'exclama Guillaume Chappuis, abasourdi.

— Caressé, c'est un bien grand mot, reprit Patrick Furnon, faussement modeste. En réalité, je l'ai juste touché sur le flanc lorsqu'il a frôlé la cage.

— Quand même, il fallait oser, lança Guillaume. Moi, j'aurais gardé mes mains bien à l'intérieur de la cage.

La discussion continua durant tout le trajet qui, à cette heure d'assez fort trafic routier, leur prit près de quarante minutes pour rejoindre le septième arrondissement et l'appartement des époux Furnon.

Ils proposèrent à Guillaume Chapuis de monter un moment mais celui-ci déclina l'invitation, comprenant qu'elle était faite par politesse mais que le couple avait surtout besoin de repos pour digérer le décalage horaire avant de reprendre le travail dès le lundi suivant. Il leur promit de revenir vite pour voir les photos sous-marines prises par Coralie et Horacio.

Une fois les sacs vidés et leur contenu soit rangé soit chargé dans le lave-linge, ils sortirent chacun un plat cuisiné individuel du congélateur et les placèrent à tour de rôle dans le four micro-ondes.

Leur « repas de dépannage » — nom donné par Coralie aux plats cuisinés surgelés — avalé, ils allèrent prendre une douche et, une demi-heure plus tard, dormaient à poings fermés.